

# Hassan Hajjaj, world-wide outsider

**Paris** ▶ La MEP est transformée en Maison marocaine de la photographie à l'occasion de la carte blanche à l'artiste contemporain.

À la Maison européenne de la photographie (MEP), à Paris, Hassan Hajjaj tire sur trois étages le portrait résolument contemporain de notre époque complexe et métissée. Et affiche en grand format plusieurs séries de photographies sur pans de murs savamment colorés, donnant à voir courts métrages, design de récup' et vêtements de son cru. Il investit aussi simultanément une dizaine de stations du métro parisien avec ses images monumentales.

L'Anglo-Marocain Hajjaj s'est construit dans un contexte multiculturel foisonnant et se hisse aujourd'hui au rang des artistes contemporains les plus sollicités. Son art tout-terrain, aussi joyeux que perturbateur, à la croisée du stylisme, du design et de la photographie, séduit pop-stars, artistes et modeux internationaux (de Madonna à JR, jusqu'au magasin Colette) et prend autant place dans les plus grandes galeries du monde que dans ses drôles de boutiques de Londres et Marrakech où afflue le tout-venant.

**D'où vient votre intérêt croisé pour l'art et les questions migratoires?**

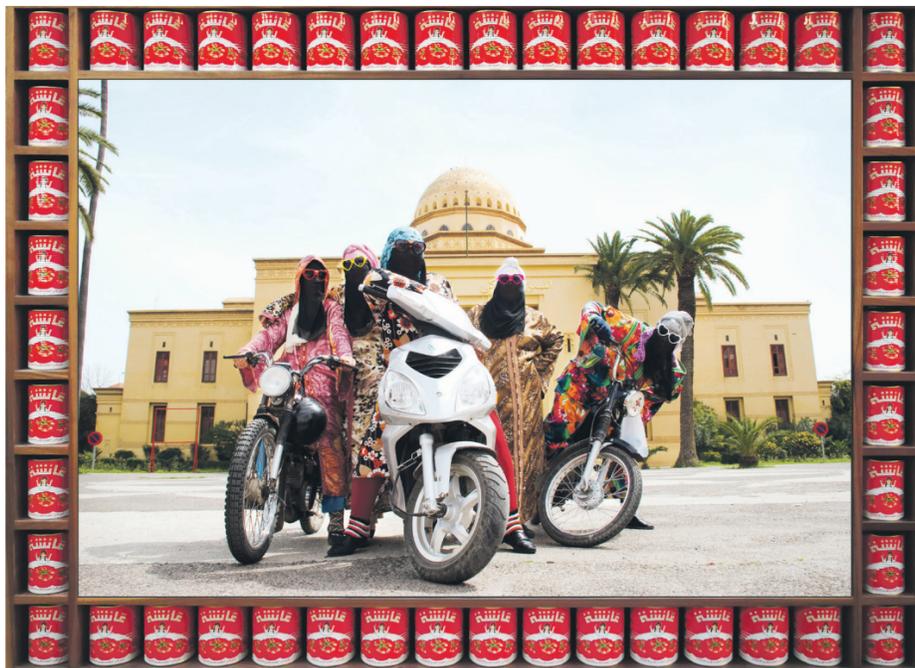
**Hassan Hajjaj:** Je suis né à Larache, au Maroc, puis j'ai déménagé à Londres à l'adolescence. Dans les années 1980, j'ai été au chômage pendant près de sept ans, période pendant laquelle j'ai progressivement intégré le milieu artistique. J'organisais des soirées à Londres. En 1995, j'ai ouvert une petite boutique qui s'appelait R.A.P., pour «Real Artistic People», et j'ai créé une marque de vêtements. Cette boutique est devenue un point de ralliement pour beaucoup d'artistes, designers ou musiciens. J'ai aussi commencé à travailler sur des clips vidéo. Mon université, c'est ça. En 1999, j'ai acheté un appareil photo, un ami m'a appris à m'en servir. J'ai commencé à prendre en photos les vêtements que je créais, à faire poser les gens qui passaient à la boutique, à trouver mon style, qui est finalement un mélange de tout cela.

**Qu'étaient les «Real Artistic People» à l'époque?**

Le rap venait d'arriver. J'étais dans ce monde hip-hop, c'est une référence à cela, mais aussi aux artistes, musiciens, designers, photographes, tous ces gens qui m'entouraient à Londres. Un vrai artiste peut très bien être un boxeur ou un cuisinier, c'est quelqu'un qui fait quelque chose de particulier pour sa communauté et exprime ce qu'il a à dire, qui ne fait pas cela pour l'argent ou la célébrité, mais qui croit en ce qu'ils font et le fait à fond.

**Votre travail flirte avec de nombreuses techniques différentes, avec des symboles aussi, et lance des ponts entre plusieurs cultures.**

Effectivement, mon travail peut paraître de prime abord clinquant ou glossy mais il y a différentes couches d'interprétations possibles. Il est complexe, comme mon parcours.



Hassan Hajjaj, *Kesh Angels* (2010). HASSAN HAJJAJ

**Vos photos sont séduisantes et colorées, mais on peut aussi y voir de la provocation, de la violence, des revendications politiques...**

Nous sommes des êtres humains, on peut s'amuser tout en se demandant qui nous sommes, réfléchir sur des questions de religion ou de politique... Ce sont toutes ces énergies que j'essaie de capter dans une image. J'aime que les gens puissent les interpréter de différentes façons, et y trouver ce qu'ils recherchent. Il y a effectivement plusieurs discours, plusieurs réalités, c'est un travail à la fois artistique et populaire, influencé par le hip-hop, la rue, le Maroc et Londres, les marchés...

**Rachid Taha vous a surnommé Andy Wahloo, un jeu de mot entre Andy Warhol et l'expression arabe «je ne possède rien», car vous recyclez des objets du quotidien marocain. Lorsqu'on possède peu, on développe un plus grand sens esthétique?**

Quand tu n'as rien, tout ce que tu fais a de l'importance. Tu travailles plus dur, tu y mets plus de passion ou d'intensité. Tout le monde veut s'émanciper de sa condition difficile. Les gens pauvres utilisent toute une série de procédés qui leur permettent de mieux vivre, et cela passe parfois simplement par le fait d'ajouter de la beauté dans leur quotidien. Tout mon travail repose sur ces choses très basiques, qu'on trouve dans les marchés, qui sont peu chères. J'aime l'idée d'en faire des choses grandioses. Ces épaisses couvertures bariolées qu'on voit dans chaque maison au Maroc, ou ces nattes en plastique, se retrouvent naturellement dans mon travail. Au Maroc, nous n'avons pas

peur des clashes de couleurs ou de motifs, car cela fait partie de notre culture. Cela dépend probablement de l'univers dans lequel on grandit. La cuisine marocaine est pleine d'épices très colorées, les paysages sont très variés. Au Nord, les gens ont tendance à s'habiller de couleurs sombres, comme le ciel gris, les usines, le béton... Pareil pour la musique, c'est une question d'environnement.

**Vous jouez avec les stéréotypes, en somme?**

Oui, parce qu'avant d'être un photographe européen, je viens du Maroc, et mes sujets sont Marocains. Je voulais me réapproprier certains symboles, les dromadaires, les babouches, toute une fantasmagorie orientaliste, et en faire quelque chose de contemporain. C'est vraiment une affaire de réappropriation.

**Votre utilisation du voile islamique fait débat...**

Ma mère, mes tantes, ma grand-mère portaient le voile, et beaucoup de femmes au Maroc le portent également, cela fait partie de la culture. Depuis le 11 septembre 2001, le port du voile s'est paré d'une tout autre symbolique, et dans certains pays il est même interdit, comme en France. Les crises internationales, politiques ou religieuses, changent la vie des petites gens de par le monde. Mes photos se trouvent aujourd'hui prises dans le conflit qui oppose le Moyen-Orient à l'Occident. Mais je ne suis pas dans le jugement. Pour moi, la façon dont les gens s'habillent est de l'ordre du choix individuel, et les gens devraient pouvoir faire ce que bon leur semble.

**Mais ce n'est pas rien d'organiser cette exposition et d'afficher des femmes voilées dans le métro à Paris. Une ville traumatisée par les attentats terroristes, qui ont contribué à une islamophobie grandissante, et où la question du voile et de la laïcité est tendue.**

Oui, justement, je suis tout à fait conscient de cela. Je voulais célébrer la différence plutôt que la peur, dire «tout va bien, c'est juste une autre culture.»

**Vous utilisez aussi des motifs de contrefaçon, pourquoi?**

Parce que dans les années 1980, à Londres, on trouvait de la contrefaçon partout sur les marchés. Tout le monde voulait en être, avec du Vuitton ou du Gucci. C'étaient les fantasmes de la classe ouvrière de l'époque. Donc on s'est amusé à s'emparer des logos pour en faire des choses qui nous appartiennent vraiment. Et si l'on regarde attentivement aujourd'hui, dans les villes surtout, on voit plus de gens qui portent de la contrefaçon que les vraies marques auxquelles elle se réfère.

**Le luxe est-il devenu populaire?**

Certains portent des vêtements qui n'affichent pas la marque, privilégiés pour des questions de qualité. Mais pour les nouveaux riches de pays comme l'Inde, la Chine ou au Moyen-Orient, il faut montrer la richesse, prouver sa santé économique. Ce besoin de visibilité s'est décuplé avec les réseaux sociaux. Je suis actuellement à Marrakech, et sur dix gamins, neuf en portent. Filles ou garçons. Certains juste parce qu'ils aiment la couleur. C'est énorme. Donc je travaille là-dessus. Je ne fais pas de promotion pour ces marques, mais pour les gens qui les portent et qui luttent pour eux-mêmes d'une certaine façon. C'est une situation dans laquelle je me suis trouvé par le passé.

**Et qu'en pensent les grandes marques? Il y a peu, c'était impensable de faire ça...**

Nous discutons. Je dois voir Coca-Cola prochainement à Paris. Mais comme je les utilise dans une démarche artistique, ça ne pose pas vraiment de problèmes. Les choses changent car maintenant les gens collaborent. Tout se mélange, dans tous les domaines, et les règles du jeu changent.

**Et comment vous positionnez-vous dans le marché de l'art?**

Ce monde est rude, et c'est surtout difficile d'y durer. J'essaie de rester pertinent, de travailler de façon globale. J'ai trouvé le moyen de vivre de mon art, donc pour le moment je suis content. J'ai de la chance car ce que je fais est au croisement du design, de l'art, de la mode, et de l'artisanat, j'ai donc plusieurs cordes à mon arc. J'ai toujours eu à cœur de rester accessible, tant au niveau du prix qu'en terme de visibilité, ne pas être exposé dans des galeries où j'étais moi-même trop timide pour entrer quand j'étais plus jeune. PROPOS RECUEILLIS PAR JHH

«Maison Marocaine de la photographie – carte blanche à Hassan Hajjaj», jusqu'au 17 novembre à la Maison européenne de la photographie, Paris, [www.mep-fr.org](http://www.mep-fr.org)

PARTENARIAT

ЧАМПС | CONTR

# Christine

Deaf, not mute

Contrechamps  
Ensemble genevois  
contemporain et de  
création

Mardi 05.11.2019, 20h  
Studio Ernest-Ansermet,  
Genève

# Sun

Sourde,  
pas muette

Simon Löffler <sup>DK</sup>  
Barblina Meierhans <sup>CH</sup>  
Ivan Fedele <sup>IT</sup>  
Christine Sun Kim <sup>USA</sup> (création)

18h45  
Avant-concert  
Rencontre avec  
Christine Sun Kim

# Kim

Abonnez-vous! [www.contrechamps.ch](http://www.contrechamps.ch)

PARTENARIAT

# MADAME

de Stéphane Riethauser  
En présence du cinéaste et/ou d'invité-e-s

# CINÉ DOC

4<sup>e</sup> saison  
2019 - 2020

Monthey  
Mardi 5 novembre, 18h15

Bulle  
Mercredi 6 novembre, 18h15

Orbe  
Jeudi 7 novembre, 19h30

Payerne  
Vendredi 8 novembre, 18h15

Chevbres  
Vendredi 8 novembre, 20h30

Vallée de Joux  
Dimanche 10 novembre,  
10h30

[WWW.CINEDOC.CH](http://WWW.CINEDOC.CH)

LE RENDEZ-VOUS DOCUMENTAIRE DES CINÉMAS RÉGIONAUX

PARTENARIAT

# Katerina Andreou

06—10  
11

me—ve 20h sa 19h di 18h  
salle des eaux-vives

BSTRD

[adc-geneve.ch](http://adc-geneve.ch)

A D C

association pour la  
danse contemporaine  
genève

Retrouvez Le Courrier sur internet [WWW.LECOURRIER.CH](http://WWW.LECOURRIER.CH)